

« Le bel et différent »

Luc Le Vaillant, Libération, 22 mai 2002

MERCREDI 22 MAI 2002

Jacques Derrida, 72 ans, inventeur de la déconstruction et philosophe français vivant le plus lu dans le monde.

## Le bel et différent

Thésite, il n'a pas tort. Il s'inquiète, il a de quoi. Le penseur de la complexité craint les simplifications de presse, l'homme privé s'accorde la garde de ses secrets. Reste que le philosophe français vivant le plus lu au monde n'est pas prophète en son pays, et s'en désole, et s'en console, et s'en étonne. Un portrait? Une rencontre? Il renâcle, il oscille. Vient voir à qui il a affaire, puis se jette à l'eau d'un attendrissant et piègeux: «*Je remets ma vulnérabilité entre vos mains.*» Le lendemain, il aura la malice socratique de démonter la logique de l'exercice: «*Légalement, c'est vous qui signez, mais je suis engagé par votre signature*», ou encore: «*Vous écrivez en votre nom, mais aussi en mon nom*», pirouettant d'un: «*Je pourrais toujours dire que ce n'est pas moi.*» Derrida, Jacques. Ultime emblème de cette «*pensée 68*» clouée au pilori de l'anti-autoritarisme et du désir-roi par l'actuel ministre de l'Éducation, Luc Ferry. Dernier survivant de ces spadassins des années 60 (Lacan, Althusser, Foucault, Barthes, Deleuze) qui mirent à mal l'académisme et la notion de «*sujet*». Inventeur de la «*déconstruction*», démarche qui consiste à défaire de l'intérieur un système de pensée dominant. Thèmes de réflexion: la langue, l'écriture, l'hospitalité, l'amitié, l'animalité, la peine de mort, la justice, le voyage, etc. **Influences:** Nietzsche, Husserl, Levinas, et surtout Heidegger au risque d'un retour masqué à la métaphysique. **Ecrivains étudiés:** Artaud, Bataille, Blanchot, Ponge, Joyce... Une soixantaine de textes, des traductions en cinquante langues, des conférences aussitôt publiées pour éviter le piratage, vingt-cinq doctorats honoris causa dans les universités du monde entier, mais en France des tirages à 5000 exemplaires et ni chaire au Collège de France, ni poste de professeur d'université.



1942. Il a 12 ans, il est en cours, on est à Alger. Il est encore Jackie Derrida, fils d'un VPR en vins et spiritueux. Le proviseur le convoque et le congédie. Vichy vient de supprimer le décret Crémieux. Il était français, il ne l'est plus. Il est renvoyé à sa judéité, assigné au lycée communautaire qu'il s'empresse de sécher. Il y aura ensuite les études en métropole, puis le rapatriement. De là, de ces tramas biographiques, viendraient les lignes de force de ses travaux. Sur les frontières, le déplacement, la dissémination, la marge, la trace. Sur la «nostalgérie», la «desterrance», Derrida abonde plutôt en ce sens. Il écrit: «Je me demande si je ne voyage pas tant parce que (j'ai le sentiment que de France) j'ai toujours été comme de l'école, renvoyé». Ou aussi: «Je suis (venu) d'ailleurs et d'ailleurs je précède presque toujours quand j'écris par digression, selon des pas de côté, additions de suppléments, prothèses, mouvements d'écart vers les écrits tenus pour mineurs, vers les héritages non canoniques, les détails, les notes en bas de page.» Ou encore: «Malgré moi déraciné, je n'ai fait aucun effort pour me réincarner, j'ai en vérité cultivé le retrait» (1). Est-ce si simple, si mécanique? Choc du passé, pensée du futur? Le théoricien adulte est-il ligoté à ses déterminismes ou libre? Il l'air du temps avec le tamis de son libre arbitre, exhumant de la boîte de ses souvenirs ceux qui

viendront colmater les brèches de ses intuitions? Réponse en biais de Derrida: «Plus j'avancé, plus je me suis autorisé à me mettre en scène, mais de façon fictive. C'est à la fois irrédûctiblement singulier mais exemplaire de situations universelles.» Il est Derrida. Pas Sartre, pas Foucault, pas Bourdieu. Pourtant, il s'en faudrait de pas grand-chose pour qu'il reprenne le portevois abandonné du grand intellectuel à la française. Il en a l'envieure théorique, la stature internationale, les dons d'orateur. Mais lui masque l'envie de s'exposer, le goût de la castagne. Sa famille était modérément politisée. Juive et plutôt à gauche. Pied-noir, donc «de mauvaise humeur contre de Gaulle». Lui fut toujours social-démocrate, jamais jusqu'au-boutiste, jamais gauchiste. «Engagé, il l'est devenu», explique Elisabeth Roudinesco, historienne de la psychanalyse et amie. Le courage ne lui fait pas peur. Il était à Prague pour soutenir des dissidents et ce fumeur de pipe fut incarcéré pour un prétendu trafic de drogue. Il bataille contre la peine de mort aux États-Unis où le choc en retour l'atteint violemment sur les campus. Il est même grimpé sur un tonneau, pas à Billancourt, mais pour les sans-papiers. Pourtant, il ne sera pas le Sartre 2002. Un observateur: «Il est resté timide, réservé. Et

il a dû mal à simplifier son langage pour en faire une arme. Il n'est pas du genre à adopter la posture héroïque.» Il était membre du comité de soutien de Jospin en 1995. Le 21 avril, pour la première fois, il n'a pas voté «en signe de mauvaise humeur contre tous les candidats». Programmes pas assez diversifiés, soucis trop franco-français, archaïsme des politiques qu'il définit comme «des moins libres des hommes». Il a pu flirter avec la gauche officielle au début de l'ère Mitterrand, il n'a jamais caressé la moindre tentation ministérielle. Mais s'il s'éloigne de la scène publique, c'est pour réfléchir à la souveraineté ou à la tentation identitaire. Il a 72 ans et les femmes continuent à dire de lui: «Il est beau.» Il y avait la mère blanche et musicale de Jankelevitch, il y a la tigrasse neigeuse et léonine de Derrida. Ici, la fascination pour une intelligence se double de l'attrait pour un corps gaillard et compact qui ne trahit les fragilités de l'âge que quand il s'éloigne, solitaire, un peu voûté. Il se serait voulu joueur de foot pro, il a fait de la course à pied, se replie désormais sur la natation au soleil de l'été. Avec le temps, il a physiquement échappé à ses origines. On peut le prendre pour un sachem hindou, pour un gourou sioux habillé en Armani. Lui a longtemps détes-

té son reflet («Narcissisme inversé»), a longtemps refusé toute photo, et insiste: «Si j'écris, c'est parce que je pense que cela vaut mieux que mon image.» Même s'il s'agit toujours de séduction, art où il excelle. Une groche: «Il est amical, bienveillant, ouvert aux autres, pas dans la compulsion.» Lui se décrit «comme apaisant et, à la fin, agissant les amours, les ruptures». Il est marié à une psychanalyste, est devenu grand-père, vit en banlieue sud et voyage sans cesse. Il touche 3 700 euros de retraite de l'Éducation nationale, sans doute autant de droits d'auteur, mais il n'est ni dans l'accumulation, ni dans la conformation, trop angoissé d'une reconnaissance qu'il désire et qu'il fait. Il pense excessivement à sa mort, ce qui a sans doute fini par le matérialiser. Il a décidé de ne rien décider pour sa sépulture, pour ne pas encourager les siens de ses instructions. Il ne se voit pas vieillir, se trouve «plus résistant qu'à 25 ans», moins anxieux, moins insomniaque. Comme si l'on avait plusieurs âges à la fois. Comme si le temps n'était pas linéaire. Comme si la fin pouvait réécrire le début. ■

LUC LE VAILLANT

photo SERGE PICARD

(1) In la Contre-Allée avec C. Malabou (le Quinzème-Louis Vuitton).